

# BOLETÍN

DE LA

## REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAÍS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas de Guipúzcoa)

AÑO IX

CUADERNO 3.º

---

Redacción y Administración: MUSEO DE SAN TELMO - San Sebastián

---

### LE BASQUE DANS LA NOUVELLE EDITION DES «LANGUES DU MONDE»

(1952)

par

René LAFON

*Les Langues du Monde*, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen, nouvelle édition, Centre National de la Recherche Scientifique, 13 quai Anatole France, Paris (7e), H. Champion, dépositaire, 7 quai Malaquais, Paris (6e), 1952: un volume relié in-8 de XLII-1927 pages et un atlas sous pochette de 21 cartes.

La nouvelle édition des *Langues du Monde* a enfin paru, dans les premiers mois de 1953. Cette publication constitue un événement important dans le monde de la linguistique, et il convient que les basquistes en soient informés.

Cet ouvrage est, selon les termes de M. Marcel Cohen, "une mise à jour du volume de la Collection de la Société de Linguistique paru en 1924, avec le titre: "*Les Langues du Monde*, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen". Il est plus volumineux et plus complet que l'ouvrage paru en 1924. Il faut remercier le Centre National de la Recherche Scientifique de l'avoir pris dans ses éditions, et M. Marcel Cohen d'avoir mené à bien la lourde tâche de directeur de la publication.

De l'Avertissement, qui porte la signature de M. Marcel Cohen et la date de juillet 1952, nous extrayons les lignes suivantes :

“Bien que, A. Meillet étant mort en 1936, le second signataire de cette première édition ait dû assumer seul la responsabilité de la réalisation nouvelle, la double signature est maintenue au titre d'un livre qui veut rester conforme à la méthode et aux enseignements du maître disparu.”

“Les langues sont groupées par familles, autant qu'il est possible dans l'état actuel des recherches linguistiques.”

“Tout ordre des chapitres qui n'est pas annoncé comme tenant compte des parentés n'a qu'une valeur géographique. La répartition d'ensemble a été faite en tenant compte surtout des contiguïtés, et aussi de certaines ressemblances de civilisations.”

“Pour détacher nettement ce qui paraît bien établi de ce qui est plus ou moins vraisemblable, les auteurs ont accepté de n'inclure dans leurs chapitres respectifs que ce qui leur a semblé sûr. Les opinions que certains d'entre eux ont souhaité émettre sur les groupements seulement probables, ou sur des absences de groupements, ont été insérées dans les *Notes liminaires*. Toutefois, c'est le directeur de la publication qui assume la responsabilité de l'ensemble de ces *Notes*. On y trouvera l'énumération de nombreux rapprochements, anciennement ou récemment proposés, qui n'ont pas paru pouvoir figurer parmi les notions vérifiées à ce jour.”

“L'ouvrage vise à être complet en ce qui concerne : l'énumération des langues connues (vivantes et mortes), à l'exclusion des variétés que sont les parlers locaux ; la date du début et, s'il y a lieu, de la fin de leur histoire ; leur extension, avec, autant que possible, des données statistiques. De plus, des indications brèves situent les hommes qui les parlent dans un ensemble ethnique et une civilisation.”

“Les bibliographies permettront de se reporter aux descriptions de langues, chaque année plus nombreuses et qui doivent le devenir beaucoup plus encore.”

“C'est en 1938 que cette nouvelle édition des *Langues du Monde* a été entreprise, avec une liste de collaborateurs renouvelée pour plus de la moitié... Le travail interrompu en 1940 a été repris en 1945 et de nouveaux collaborateurs encore sont venus y prendre part. Les auteurs se sont efforcés de se tenir au courant, en dépit des difficultés ; il est cependant à craindre que l'ouvrage, malgré les *Additions* et certaines *Corrections*, ne soit en retard sur sa date pour certains détails.”

La nouvelle édition des *Langues du Monde* constitue un remarquable instrument de travail, que doivent connaître et utiliser non seulement les linguistes au sens précis du mot, mais encore tous ceux qui, étudiant une langue ou une famille de langues, veulent élargir leur horizon, savoir quelle place elle occupe parmi les langues d'une région ou dans l'ensemble des langues d'un continent ou du monde, et avoir une idée sommaire, mais précise, de langues ayant des structures différentes. Les indications données sur divers types de langues et sur l'évolution de certaines langues ou familles de langues intéresseront au plus haut point les psychologues, les sociologues et les philosophes. L'ouvrage sera aussi consulté avec grand profit par les géographes et les historiens. Enfin, celui qui, quelle que soit sa discipline, rencontre des noms de langues qui lui sont inconnus, pourra utiliser comme un dictionnaire l'index alphabétique des langues des pages 1209-1273; un index des écritures le suit (1274-1275).

Nous ne nous proposons pas de rendre compte de l'ouvrage, mais seulement de signaler, en le rectifiant ou le complétant dans la mesure de notre compétence ou de notre information, ce qui y est dit du basque, et aussi de diverses langues dont le basque a été rapproché, directement ou indirectement, à différents titres, et dont il est question dans les travaux récents concernant le basque, son histoire et ses origines.

Comme les seules langues dont on a pu, dans ces dernières années, rapprocher méthodiquement le basque en vue d'établir des relations de parenté sont les langues caucasiques, nous examinerons d'abord ce qui a trait à ces langues. On a fait aussi des rapprochements avec d'autres langues ou familles de langues. Mais ils ne sont pas tous de même nature et de même portée. Nous les examinerons dans l'ordre où ces langues sont étudiées dans les *Langues du Monde*:

**Langues indo-européennes.** Le basque vit depuis des siècles en contact avec le latin, puis avec des langues qui en sont issues. Il a subi leur influence et leur a emprunté un grand nombre de mots. Il a emprunté aussi des mots à d'autres langues indo-européennes.

**Langues chamito-sémitiques.** On a relevé des concordances de vocabulaire entre le basque et des langues chamito-sémitiques.

**Langues asianiques et méditerranéennes.** On fait des rapprochements entre certaines langues caucasiques et certaines langues mortes de l'Asie antérieure.

**Langues ouraliennes.** On a relevé des concordances de vocabulaire entre le basque ou des langues caucasiques et des langues ouraliennes.

**Langues paléosibériennes.** On a fait, entre le basque, les langues

caucasiques et certaines langues paléosibériennes, des rapprochements dont on ne peut pas encore définir la nature et la portée.

Bourouchaski. Cette langue a été récemment rapprochée des langues caucasiques et de certaines langues paléosibériennes, celles justement qui ont fait l'objet de rapprochements avec le basque et les langues caucasiques.

Nous nous servirons des abréviations suivantes :

*LM*: nouvelle édition des *Langues du Monde*.

*BSL*: *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*.

*BRSVAP*: *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País*.

*EJ*: Revue d'études basques *Eusko-Jakintza*.

*RIEB*: *Revue Internationale des Etudes basques*.

## LA LANGUE BASQUE

Le chapitre sur la langue basque est dû, comme dans la première édition, au regretté Georges Lacombe. Il est un peu plus long que dans la première édition; il contient quelques additions, mais aucune qui soit très importante. Il a dû être rédigé entre 1938 et 1940.

Comme on a voulu, dans *LM*, ainsi qu'il a été dit plus haut, "détacher nettement ce qui paraît bien établi de ce qui est plus ou moins vraisemblable", le basque n'a été joint à aucune famille reconnue. Il occupe un chapitre à part, entre celui sur les langues caucasiennes et celui sur "les langues de l'Eurasie et de l'Asie septentrionale".

On trouvera, d'autre part, dans l'index des langues, à la page 1216, la liste des pages où le basque est mentionné en dehors de ce chapitre. Il faut ajouter qu'on signale au bas de la page XIX un ouvrage de Bonaventura Vulcanius, publié en 1597, *De literis et lingua Getarum sive Gothorum*, qui contient des spécimens de textes en 7 langues, dont le basque. Il y a donc là un texte à joindre à la liste des textes basques du XVI<sup>e</sup> siècle, et qu'il conviendra d'étudier. Le basque est aussi mentionné à la page XX (classification des langues de l'Europe due à Scaliger). Il n'est pas mentionné à la page XXI; mais il doit figurer dans l'ouvrage de Leibniz qui y est cité. Enfin, page XXIV, on lit que le linguiste danois Rask, qui donna une impulsion décisive à la grammaire comparée des langues indo-européennes, constitua vers 1818 "une famille scythe comprenant le finno-ougrien, le samoyède, le turc, le mongol, le tongouze, l'esquimo, les langues indigènes de l'Amérique du Nord, le basque, les langues caucasiennes et le dravidien".

Le chapitre consacré au basque comprend: note liminaire (p. 257-258); généralités (259-262); étude interne (263-268). La bibliogra-

phie établie par l'auteur, et qui figure à la page 269, ne signale pas d'ouvrage postérieur à 1938. Le mémoire de Uhlenbeck, en hollandais, sur "les couches anciennes du vocabulaire basque", qui a paru en 1942, est signalé dans la note liminaire (p. 258, n. 3); mais il n'a pas été utilisé pour étudier le vocabulaire basque (267). La bibliographie a été complétée, comme nous le signalerons plus bas.

Nous examinerons la note liminaire après le chapitre lui-même. Ce dernier, clairement écrit, contient nombre de renseignements justes et utiles. Mais il convient d'en préciser ou d'en rectifier quelques passages, et de le compléter sur plusieurs points.

### I. Généralités

P. 259. La forme la plus anciennement attestée du nom basque de la langue basque est en effet *heuscara*, selon la graphie de l'époque, soit *heuskara* dans l'orthographe la plus répandue aujourd'hui. Elle apparaît pour la première fois en 1545, dans le livre de Bernard Dechepare cité p. 262; on la trouve aussi chez Liçarrague (1571). L'*h* est certainement adventice.

P. 260. Sur l'extension de la langue basque au Moyen Age, voir l'article de R. Lafon cité dans les *Additions*, p. 1202.

P. 260. Il convenait de nommer les huit dialectes distingués par Bonaparte, puisque la carte n.º VI, relative à la répartition des dialectes basques, est faite d'après la carte linguistique de Bonaparte, achevée en 1871-72, bien qu'elle porte la date de 1863. Ces huit dialectes sont: le biscayen, le guipuzcoan, le haut-navarrais septentrional, le haut-navarrais méridional, le labourdin, le bas-navarrais occidental, le bas-navarrais oriental et le souletin (le souletin proprement dit et le roncalais étant réunis sous la dénomination de souletin).

Sur la carte, on corrigera *Guernice* en *Guernica*; de plus, le fleuve côtier que passe à Tolosa s'appelle *Oria* et non *Rorio*. Entre Pampelune et Aoiz, le castillan pénètre beaucoup moins profondément dans le domaine basque que la carte ne l'indique; la longueur de cette sorte de diverticule doit être réduite de moitié.

Il faut noter que, sur la carte, le baztanais (Navarre, région d'Eli-zondo) a été rattaché au labourdin, selon l'opinion exprimée par Bonaparte dans les dernières années de sa vie, tandis qu'auparavant il le rattachait, d'ailleurs avec des hésitations, au haut-navarrais septentrional.

P. 261. "Le peuple euskarien constitue donc une race fort mélangée, et encore est-il problématique que l'on puisse ici parler de race." La plupart des anthropologistes, sinon tous, repousseraient au-

jourd'hui cette affirmation. Bien que divers types physiques se rencontrent au Pays basque, par suite des mélanges de populations, il existe un type caractéristique du Pays basque, que les anthropologistes ont défini avec précision par ses traits d'ordre anatomique. De plus, les réactions d'agglutination du sang assignent aux basques une place toute spéciale au point de vue anthropologique. Le Dr. Henri-V. Vallois, qui, en 1943, écrivait que "les caractères anthropologiques des Basques ne sont pas assez marqués pour qu'on puisse faire d'eux une race spéciale", et qu'ils constituent "un type secondaire", affirmait en 1951 qu'"ils forment vraiment une race". A l'article de J. M. de Barandiarán cité p. 270 (*Antropología de la Población vasca*) il faut ajouter la note du même savant, *Los grupos sanguíneos en la población vasca*, publiée dans EJ, vol. V (1951), p. 91-92, où il cite le passage consacré au "problème anthropologique des Basques" dans l'article publié par le Dr. Henri-V. Vallois sous le titre *Anthropologie* dans le numéro de février 1951 du *Larousse Mensuel*.

P. 262. "Quant à savoir d'où viennent les Basques, quelles furent leurs migrations, ce n'est guère possible dans l'état actuel des recherches. Les hypothèses les plus variées ont été faites à leur sujet." Il convient de signaler que les recherches progressent et que certaines hypothèses prennent corps. Les indications les plus récentes ont été données par J. M. de Barandiarán en 1950 et par le Dr. Henri-V. Vallois en 1951. Le premier de ces deux savants a publié dans EJ (vol. IV, 1950, p. 19-28) un article où il examine et parfois critique l'étude de Luis de Hoyos Sáinz sur l'anthropologie préhistorique espagnole: *Los Vascos en el cuadro de la antropología Peninsular (según D. Luis de Hoyos Sáinz)*. On y lit p. 20: "Ce qu'on peut dire peut-être avec le plus d'assurance, c'est que, dans la période azilienne —peut-être au magdalénien— quelques-uns des traits qui caractérisent le type basque commençaient à se dessiner dans la population pyrénéenne. Mais cela aussi nécessite de nouvelles confirmations." Barandiarán se fonde ici uniquement sur l'étude des parties osseuses du corps, surtout du crâne, la seule qui soit possible en anthropologie préhistorique. Le Dr. Vallois, lui, dans l'article cité plus haut, se fonde surtout sur l'étude des réactions d'agglutination du sang, et tout particulièrement sur celles qui sont relatives au facteur Rhesus. Il écrit: "Peut-être sont-ils [les Basques] les derniers vestiges d'une population préhistorique de l'Europe, refoulée dans cette région frontrière par les porteurs des langues indo-européennes." Il s'agit là d'hypothèses: les deux savants emploient le mot "peut-être"; mais on voit dans quelle direction les recherches sont actuellement orientées.

A propos du facteur Rhesus chez les Basques, voir enfin une brève note dans *EJ*, vol. V (1951), p. 216.

P. 262. "Les noms de lieux sont les plus anciens documents incontestables: on en cite qui remontent au VIII<sup>e</sup> siècle." Le lecteur regrettera que l'auteur ne cite aucun de ces noms très anciennement attestés, ni aucune référence qui lui permette de les connaître. Les plus anciens de ceux qu'Achille Luchaire cite sont du XI<sup>e</sup> siècle: *Ataburu*, nom d'une montagne (1007); il y a aujourd'hui à Arguiñariz (Navarre, au sud-ouest de Pampelune, sur la rive droite de l'Arga), une étendue de terrain qui porte ce nom. Le mot *ataburu* s'emploie aujourd'hui en biscayen et en guipuzcoan comme nom commun signifiant "linteau de porte", litt. "tête, partie supérieure de porte"; mais le nom de lieu *Ataburu* signifie sans doute "tête d'un passage, d'un port" (cf. J. de Arin, *EJ*, vol. V, 1951, p. 130). Luchaire cite aussi, entre autres, *Seitegi* "endroit des vautours" (aujourd'hui *sai* "vautour"), montagne de la Navarre (1030); *Ygurai mendico*, lieu-dit, "Ygurai de la montagne" (1085).

Il aurait convenu de signaler en outre les trois faits suivants:

1<sup>o</sup> De nombreux noms ou surnoms de personnes, de signification claire en basque, sont attestés depuis le Xe siècle: par exemple *Galvarra* "le chauve" (945-950); *Gomiz Belatza* "Gómez l'épervier" (963-964); *Izurra* "le frisé" (980); *Ozzua*, c'est-à-dire *Otsua* "le loup" (981); *Sancius Begui ederra* "Sanche le bel oeil" (1080). *Ozzaburu*, c'est-à-dire *Otsaburu* "tête de loup" est le nom d'un cheval (1042). Les noms et surnoms anciens de personnes ont été recueillis par Luchaire et par divers auteurs; voir, en dernier lieu, *Apellidos vascos*, de Luis Michelena (Biblioteca Vascongada de los Amigos del País, San Sebastián, 1953).

2<sup>o</sup> Une liste d'une quinzaine de substantifs basques figure dans le Guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle rédigé en latin par Aimery Picaut vers 1139.

3<sup>o</sup> Dans les *Glosas Emilianenses*, du Xe siècle, qui sont le monument le plus ancien de la langue espagnole (mentionné à ce titre dans *LM*, p. 50), se trouvent deux précieuses gloses basques, où figurent deux formes verbales, *dugu* "nous l'avons" et *ezdugu* "nous ne l'avons pas", identiques aux formes actuelles de même valeur dans plusieurs dialectes basques des deux versants des Pyrénées, et *guc*, cas actif du pronom personnel de 1<sup>re</sup> du pl. *Guec* est sans doute pour *gueuc*, dans l'orthographe actuelle *geuk*, forme qui, aujourd'hui, en biscayen, signifie "nous-mêmes". En tout cas, on peut en conclure que, dès le Xe siècle, le cas actif était caractérisé par le suffixe *-k*.

Sur ces gloses basque, voir la note de P. Policarpo de Iraizoz, in *BRSVP*, VII (1951), p. 525-526.

Ces données, si minces soient-elles, semblent bien indiquer que la morphologie du basque d'il y a mille ans ne différerait pas considérablement de celle du basque actuel: cas actif en *-k*; nominatif singulier en *-a* (article défini postposé); partitif en *-ik* (*uric* "de l'eau" dans le Guide du pèlerin); génitif singulier en *-ko*; place de l'adjectif épithète après le substantif, le suffixe casuel s'ajoutant seulement au dernier mot du groupe; conjugaison personnelle utilisant des préfixes et des suffixes de personnes; mots composés de deux substantifs dont le premier est le déterminant du second et change sa voyelle finale en *a* (*Otsaburu*, de *otso* et *buru*; *Ataburu*, de *ate* et *buru*).

P. 262. "Les phrases ne commencent à paraître que beaucoup plus tard" [que le VIII<sup>e</sup> siècle]. Sur ce point aussi, il est regrettable que Lacombe, dont l'érudition était grande, n'ait pas précisé davantage. Indiquons que Azkue cite dans sa *Fonética vasca* (p. 25) une phrase en biscayen, tirée d'un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle, qui est identique à une phrase moderne: *barriz enendorque Aramaioco contra* "je ne viendrais pas de nouveau à Aramayona".

P. 262. A côté des "pastorales" souletines, il convient de mentionner les "farces charivariques", qui, elles, ne se jouent plus.

## II. Etude interne

P. 263: traitement de l'ancien *i* consonne. Ajouter: *y* précédé d'une attaque dentale occlusive (traitement signalé à la page suivante), et qui aboutit souvent à un *d* mouillé.

P. 263. Sur la sonorisation des occlusives initiales en basque, voir l'article de M. André Martinet, in *Word*, VI (1950), p. 224-233, et celui de M. Luis Michelena, in *BRSVAP*, VII (1951), p. 571-582.

P. 263. Il est très douteux que, comme l'auteur l'affirme, les voyelles nasales tendent à disparaître en souletin.

P. 263: "la grande variété des diphtongues". Ajouter qu'elles ont *i* ou *u* comme second élément; toutefois, dans les parlers qui possèdent la voyelle *ü*, il existe aussi une diphtongue *eü*.

P. 263: "tableau des phonèmes labourdins actuels". L'auteur n'entend pas par phonèmes, comme les phonologues, les éléments phoniques qui ont une fonction différenciative, c'est-à-dire qui servent, dans une langue donnée, à distinguer des mots ou des formes grammaticales. Il met sur le même plan les phonèmes et les variantes phonétiques, ces termes étant pris dans l'acception que leur donnent les phonologues.

L'*r* douce et l'*r* forte sont bien deux phonèmes différents. Mais les occlusives aspirées, dans tous les parlers basques qui en possèdent, ne sont que des variantes phonétiques des sourdes ordinaires

(non aspirées) : voir à ce sujet l'article de R. Lafon sur l'aspiration en basque, mentionné p. 1202, et celui de Luis Michelena, *La distribución de las oclusivas aspiradas y no aspiradas*, in *BRSVAP*, VII (1951), p. 539-549. La semi-voyelle *w* est une variante phonétique de la voyelle *u*. La semi-voyelle *y* est une variante phonétique de la voyelle *i*, sauf là où elle s'est conservée sans altération à l'initiale des mots. L'*n* dit vélaire n'apparaît que devant *k*, *kh*, *g*.

Pour ce qui est des sifflantes (toutes sourdes), le tableau est le suivant :

dentales (sifflantes pures)	spirante <i>z</i> , affriquée <i>tz</i> ;
apicales (sifflantes chuintées)	spirante <i>s</i> , affriquée <i>ts</i> .

Les sifflantes pures sont, des pré-dorso-alvéolaires; les sifflantes chuintées, des apico-alvéolaires en labourdin et dans divers autres parlars, mais des cacuminales dans quelques régions.

Plusieurs traits du système phonologique du labourdin moderne sont étudiés dans les *Etudes basques et caucasiques* de Lafon, page 11-21; un tableau des phonèmes *y* est donné à la page 16.

P. 264. "L'accent basque, malgré quelques travaux récents, est encore assez mal connu". Il aurait convenu de signaler dans la bibliographie, p. 269, les importants travaux de l'abbé Jean Larrasquet, *Action de l'accent dans l'évolution des consonnes en basque souletin* et *Recherches expérimentales dans le basque souletin* (Paris, 1928, en un volume de 424 pages).

"Bornons-nous à dire, écrit Lacombe, que le souletin et le "sous-dialecte" de las Cinco-Villas paraissent être les seuls où certaines syllabes (généralement les pénultièmes) sont très nettement plus intenses que les autres". Précisons en ce qui concerne l'accent souletin. C'est un accent de hauteur et d'intensité. Sa place est fixe; elle est déterminée par des règles. Il a dans certains cas une signification morphologique. La place de l'accent permet, par exemple, de distinguer les formes suivantes :

*gizúnek*, actif indéfini de *gizun*

"homme" :

*gizúnen*, génitif indéfini :

*gizúnez*, instrum. indéfini :

*alhába* "fille", nominatif indéfini :

*alhábak*, actif indéfini :

*alhábaz*, instrumental indéfini :

*dié* "ils l'ont", forme dite indéférénte :

*gizunék*, actif pluriel.

*gizunén*, génitif pluriel.

*gizunéz*, instr. pl.

*alhabá*, nom. sg.

*alhabák*, act. sg. et nom. pl.

*alhabáz*, instr. sg.

*dié* "ils l'ont", forme allocutive masculine.

zia "vous (resp.) êtes":

ziá "il était", forme allocutive masculine.

Jusqu'à présent, on n'a dûment observé qu'en souletin un accent à place fixe et à signification morphologique. Il ne semble pas qu'il y ait rien de comparable aux faits cités plus haut, dans le sous-dialecte de las Cinco Villas, qui fait partie du dialecte haut-navarrais septentrional (région de Vera).

P. 264-265. "Le nombre des suffixes dont un mot peut être affecté peut aller jusqu'à cinq ou six." Lacombe veut parler ici de suffixes casuels. Sur les conditions dans lesquelles se fait la "surdéclinaison", voir la *Grammaire basque* de l'abbé Lafitte, § 144-149 (ouvrage mentionné dans le complément de bibliographie de la page 270) et l'article de Lafon (*BRSVAP*, VII, 1951, p. 17-18) mentionné dans les Additions de la p. 1202.

Il faut lire, à la ligne 3 de la page 265, *ponetekilakoarekin*, et non *ponetekiakoarekin*.

P. 265. Le verbe, dit l'auteur, peut "être affecté des mêmes suffixes que le nom —au moins dans la plupart des cas". Il faut préciser. Les formes verbales relatives, c'est-à-dire pourvues du suffixe relatif *-n*, qui joue en basque le même rôle que le pronom relatif dans d'autres langues, peuvent se décliner, en recevant les mêmes suffixes casuels que les noms. Ainsi, de la forme verbale *eman diodan* "que je lui ai donné", citée au bas de la page suivante, on tire le nominatif singulier *eman diodana* "celui (ou celle, ou ce) que je lui ai donné", le génitif sg. *eman diodanaren* "de celui (celle, ce) que je lui ai donné" et les autres cas de la déclinaison.

P. 265. Le verbe "apparaît comme comportant une multitude de modes et de temps". Le terme de multitude est exagéré. Il serait plus exact le dire "un riche jeu de modes et de temps". Le labourdin moderne et plusieurs autres dialectes possèdent cinq modes: indicatif, impératif, subjonctif, potentiel-conditionnel et suppositif. On trouvera les tableaux des modes et des temps dans Lafon, *Indications pour l'étude du verbe basque* (*EJ*, V, 1951, p. 93-106).

P. 265. La conjugaison périphrastique, dit Lacombe, "a été créée et développée sous l'influence du latin et des langues romanes". Il est certain que l'influence des langues romanes a contribué à développer en basque la conjugaison périphrastique, c'est-à-dire celle qui se fait au moyen d'auxiliaires. Mais il n'est pas certain que sa création soit due à cette influence. Il est même vraisemblable que certains verbes, dérivés de noms ou empruntés à des langues étrangères, n'ont jamais eu que des formes périphrastiques; voir Lafon, *Système du Verbe basque*, t. II, p. 155.

Il eût été utile de signaler que le système du verbe basque est dominé par l'opposition de deux groupes de formes simples (ou fortes, c'est-à-dire non périphrastiques), obtenues au moyen de deux types d'affixes personnels: le premier comprend le présent de l'indicatif et toutes les autres formes qui n'expriment ni l'éventualité ni le passé; le second comprend les formes simples qui expriment l'éventualité ou le passé.

Il eût convenu surtout de signaler que le verbe basque peut exprimer non seulement le "sujet", mais encore l'"objet" sur lequel porte le procès, et celui pour qui ou par rapport auquel il a lieu. Une forme verbale peut contenir: un indice personnel (*doa* "il va"), deux indices personnels (*doat* "il me va"; *dut* "je l'ai"; *nauzu* "vous m'avez"), ou trois indices personnels (*dautazu* "vous me l'avez"). Les indices que contiennent ces formes sont: préf. *d-*, 3e pers. sg.; *n-*, 1re sg.; suff. *-t*, 1re sg.; *-zu*, 2e respectueuse du sg.

P. 266, l. 2: *bere* "son", plus précisément "son propre", doit être analysé en *ber* "même" plus *e*, marque de génitif.

P. 266: "le sexe de l'interlocuteur est indiqué, et cela dans tout l'ensemble du domaine, dans les formes tutoyantes de la conjugaison du verbe transitif." Il l'est aussi dans les formes du verbe intransitif qui contiennent un indice personnel à valeur de datif: "je suis à toi, je suis pour toi, je suis" se dit *natzaik* ou *natzain* selon que l'on s'adresse à un homme (ou un garçon) ou à une femme (ou une fille). Plus généralement, il l'est toutes les fois que la 2e personne du singulier est exprimée dans la forme verbale par un suffixe (et non par un préfixe).

Le sexe de l'interlocuteur est également indiqué dans les formes dites allocutives, qui constituent l'une des principales curiosités de la langue basque, et qui ne sont pas signalées dans le chapitre. Dans tous les dialectes, quand on parle à quelqu'un que l'on tutoie, on est tenu d'employer certaines formes verbales qui expriment le sexe de l'interlocuteur: par exemple, au lieu de *dut* "je l'ai", il faut dire *dlat* ou *dinat* selon que l'interlocuteur est de sexe masculin ou de sexe féminin.

P. 266, l. 5 du bas: *diod-* signifie "je le lui ai" et non "je l'ai".

P. 266, l. 1-2 du bas: le suffixe nominal du génitif n'est pas *-n*, mais *-en*; le suffixe relatif est *-n* précédé parfois de *a* ou de *e*.

La structure des propositions relatives en basque apparaît clairement si l'on présente comme suit l'exemple cité par l'auteur:

*Aurrari eman diot liburua, txit ederra da*, signifie "j'ai donné le livre à l'enfant, il est très beau", litt. "à-l'-enfant donné je-le-lui ai le-livre, très le-beau il-est". Il y a là deux propositions indépendantes juxtaposées. Ajoutons le suffixe relatif *-n* à la forme verbale per-

sonnelle *diot* “je le lui ai”; il faut alors intercaler une voyelle de liaison et changer *t* en *d*. On obtient ainsi la forme relative *diodan* “que je lui ai”. En la substituant à *diot*, on obtient une phrase à deux propositions, dont la première est une subordonnée relative et la seconde la proposition principale: *aurrari eman diodan liburua txit ederra da* “le livre que j’ai donné à l’enfant est très beau”.

P. 267. Vocabulaire. La formation des mots en basque est exposée d’une manière excellente par l’abbé Lafitte dans sa *Grammaire*, § 71-99 et 427-438.

Sur la structure phonique des noms (substantifs et adjectifs) et des racines verbales, il faut lire les pages 19 à 50 du mémoire en hollandais de C. C. Uhlenbeck cité p. 258, n. 2. Comme il est indiqué dans le complément de bibliographie de la page 270, une traduction française de ce mémoire a paru, sous le titre *Les couches anciennes du vocabulaire basque*, dans *EJ*, en 1947; voir les p. 556-581, Uhlenbeck en a donné un résumé dans son article de *Lingua*, cité également p. 270: voir les pages 64-69 du 1er fascicule de *Lingua*.

P. 268, l. 2: *luyen* ne signifie pas “s’il l’a”, mais “s’il l’avait”.

P. 268. Noms de nombres. L’auteur fait remarquer que les noms de 3 et de 4, *hirur* et *laur*, “riment”. M. Gavel (*Grammaire basque*, t. I, § 80, p. 120) s’exprime, à ce sujet, avec plus de précision. “On peut se demander, dit-il, si l’élément final *-ur* de *hirur* et de *laur* n’est pas un suffixe qui leur serait commun.” La racine de (*h*)*irur*, soit (*h*)*ir-*, se retrouve, avec le vocalisme *e*, dans l’ordinal *heren* “troisième”, attesté dès Liçarrague (Mth, 17, 64), formé au moyen du suffixe *-en*. M. Gavel tient cette hypothèse pour très vraisemblable.

Lacombe signale que, à côté de *sei* “six”, on trouve aussi *seir*. Citons encore M. Gavel, p. 119. “Il semble que primitivement” l’*i* de *sei* “six”, *zazpi* “sept” et *zortzi* “huit” “était suivi d’une *r* douce, car cette *r* est encore souvent prononcée dans les dialectes transpyrénéens lorsque, le nom du nombre étant décliné, il s’y adjoint la désinence *-ak* (*seirak*, *zazpirak*, *zortzirak*)”. Toutefois, il me paraît plus vraisemblable que cet *r* est adventice et n’a aucune signification morphologique.

Bisc. *amaika* “onze” vient de \**amar-eka*, “ce qui a donné lieu à un rapprochement du second élément avec le sanscrit”. Il est vrai que le second élément de *amaika* (*amaeka* est également attesté en biscayen) doit signifier “un”, et qu’il est de forme identique au mot sanskrit signifiant “un” (cité *LM*, p. 25). Mais cette concordance du basque avec le sanskrit est isolée; le rapprochement est donc en l’air.

*Berrogoi* signifie “deux fois vingt”. Sur le préfixe *berr-* “deux fois” et ses rapports avec *berri* “nouveau” et aussi avec *bertze* “au-

tre", voir les judicieuses remarques de M. Gavel dans sa *Grammaire*, t. I, § 80, p. 122; § 104, p. 153-154.

### Bibliographie

La bibliographie établie par Lacombe, et qui figure à la page 269, mentionne les travaux les plus importants parus jusqu'en 1938.

Le directeur et les secrétaires de la publication de *LM* ont demandé, à plusieurs reprises, au signataire du présent compte rendu de la compléter et de la mettre à jour. Les indications qu'il a fournies à cet effet figurent les premières à la page 270, les secondes dans les *Additions et rectifications* (arrêtées dans l'ensemble à la date du 29 février 1952), à la page 1202, les troisièmes dans les *Additions et corrections complémentaires* (arrêtées au 17 février 1953), imprimées au recto et au verso d'une feuille volante; pour le basque, voir sur cette feuille les additions à la page 1202. Les travaux les plus importants parus sur le basque jusqu'en janvier 1953 ont été ainsi mentionnés.

### Note liminaire

Le travail le plus récent qui y est cité est de 1942. Elle ne tient compte ni des travaux (dont plusieurs sont antérieurs à 1938) de M. Manuel Gómez-Moreno et de ses disciples sur les inscriptions dites ibériques, ni des nombreux travaux postérieurs à 1942 où plusieurs linguistes se sont efforcés de prouver la parenté du basque et des langues caucasiques et ont proposé ou examiné, en outre, des rapprochements avec diverses autres langues. L'état du problème des origines de la langue basque au début de 1951 a été exposé dans la conférence de Lafon, faite en janvier 1951 et signalée p. 270 et 1202. La parenté du basque (plus l'aquitain) et des langues caucasiques y est affirmée et défendue. La famille ainsi constituée y est appelée euscaro-caucasique. Nous reviendrons sur cette question un peu plus loin.

Par ailleurs, la note liminaire appelle quelques remarques.

L'inscription ibère dont il est question dans la note 3 de la page 257 peut se lire *gudua deisdea* ou *cudua teistea*, l'écriture ibère ne distinguant pas entre *gu* et *cu*, *de* et *te*. Elle figure sur un vase de Liria (20 km. au nord-ouest de Valence). Son interprétation par le basque est très contestable et très contestée: voir, dans le *Léxico* de M. Antonio Tovar, mentionné p. 270 et 1202, l'article *cudua*, page 301-302.

La question des rapports du basque et de l'ibère est loin d'être

résolue. Le basque, dont il ne faut pas séparer l'aquitain, ne vient pas de l'ibère comme le français vient du latin. Mais il est possible qu'il soit apparenté à l'ibère et qu'il y ait entre les deux langues un rapport de parenté qui ne soit pas un rapport de filiation. Quant à l'ibère, on n'a pas le droit d'affirmer, pour des motifs tirés de l'archéologie et de l'anthropologie, qu'il est apparenté à des langues de l'Afrique. Certains archéologues pensent d'ailleurs aujourd'hui que la civilisation néolithique d'Almería, d'où provient la civilisation ibère, n'est pas d'origine africaine, plus précisément saharienne, mais d'origine asianique. Dans ce cas, il pourrait y avoir un lien entre les Ibères d'Espagne et ceux du Caucase. Car la partie orientale de la Géorgie actuelle était occupée dans l'antiquité par un peuple nommé Ibères et portait le nom d'Ibérie. Le nom sous lequel les Arméniens, encore aujourd'hui, désignent les Géorgiens, *virkh*, repose sur la même forme que le mot grec *Ibères*: *b* intervocalique est devenu *v*, après quoi la voyelle prétonique *i* est tombée; *é* (*e* long) est devenu régulièrement *i*; *-kh* (*k* aspiré) est le signe du nominatif pluriel en arménien. Selon une tradition géorgienne qui avait cours au Moyen Age, des Géorgiens vivaient en Espagne. Ainsi, le père Jean, qui fonda, dans la 2<sup>e</sup> moitié du X<sup>e</sup> siècle, le monastère géorgien du mont Athos, eut l'idée, nous dit son biographe Giorgi Mthatsmidéli (XI<sup>e</sup> siècle), de s'enfuir en Espagne avec son fils, "car il avait entendu dire que des tribus et des peuples géorgiens en nombre non petit se trouvent là-bas" (Chrestomathie du vieux géorgien, de Chanidzé, Baramidzé et Abouladzé, p. 70). Il faut examiner de nouveau, sans idée préconçue, tous ces problèmes à la lumière des travaux récents, en distinguant avec soin les faits établis et les hypothèses explicites ou implicites qui y sont souvent indûment mêlés.

P. 258, à propos de l'aquitain, il convient de rappeler que les inscriptions latines de l'ancienne Aquitaine qui contiennent des noms aquitains de divinités et de personnes sont rassemblées dans le recueil de Julien Sacaze, *Inscriptions antiques des Pyrénées* (Toulouse, 1892). Elles ont été publiées par la suite, dispersées dans le 1<sup>er</sup> fascicule du t. XIII du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (Berlin, 1899), par Hirschfeld. Seymour de Ricci a contrôlé, en la rectifiant parfois, la lecture de ces noms, et les a publiés, au nombre de près de 300, rangés par ordre alphabétique, dans un article intitulé *Notes d'onomastique pyrénéenne* de la *Revue celtique*, t. XXIV (1903); p. 71-83; les numéros sous lesquels les inscriptions figurent dans le *CIL* y sont indiqués.

Au Pays basque français, qui était compris dans l'Aquitaine du temps de César, on n'a trouvé qu'une inscription latine contenant un nom propre (de divinité) d'allure basque: celle de la Madeleine,

en Soule, sur le territoire de la commune de Tardets (*CIL*, XIII, 409).

Les autres inscriptions ont été trouvées dans le Gers, l'Ariège, la Haute-Garonne et les Hautes-Pyrénées. Il faut y ajouter une inscription trouvée à Narbonne et une autre trouvée à Uzès (Aude) : *CIL*, XII, 4316 et 3076.

P. 258, n. 2, il est fait allusion à des travaux de D. J. Wölfel. Cet africaniste a publié dans *Archiv für Anthropologie*, N. F. Bd. XXVII, page 137 et suiv., un article *Zu den Verwandtschaftsverhältnissen des Baskischen*. Uhlenbeck lui a reproché (*Anthropos*, Bd. 35-36, 1940-41, p. 970-972) d'avoir une connaissance très insuffisante du basque, et a montré que ses rapprochements de mots basques avec des mots africains, plus particulièrement berbères et guanches, sont dénués de fondement. Beaucoup de ces mots basques ont été de toute évidence empruntés au latin ou à des langues romanes.

Il est dit à la fin de la note liminaire: "Ajoutons que le basque peut être aussi "rapproché" (et l'a été) du japonais et de diverses langues américaines."

Pour ce qui est des langues indigènes de l'Amérique, il faut ajouter dans la note 5 l'important article de Uhlenbeck, *Le caractère passif du verbe transitif ou du verbe d'action dans certaines langues de l'Amérique du Nord*, in *RIEB*, XIII (1922), p. 399-419. Le rapprochement avec le basque porte sur la structure du verbe, et l'auteur ne cherche à en tirer aucune conclusion d'ordre génétique; il se place au point de vue de la linguistique générale, non de la linguistique historique.

Quant au japonais, l'auteur ajoute en note: "Renseignements donnés par des missionnaires basques et par M. Yoshitorni."

Il faut en finir, une fois pour toutes, avec les "rapprochements" (même si le mot est encadré par des guillemets) entre le basque et le japonais. Diverses personnes, connaissant ou non le basque, et dépourvues de connaissances linguistiques, disent éprouver une impression analogue, à l'oeil ou à l'oreille, en lisant ou entendant du basque et diverses autres langues, notamment du japonais, du finnois, ou des langues malayo-polynésiennes. Dans toutes ces langues, les mots contiennent, disent-elles, beaucoup de voyelles, et il n'y a pas de groupes compliqués de consonnes. Certaines de ces personnes, qui n'ont pas de prétentions scientifiques, se bornent à constater le fait. Mais d'autres vont plus loin, et concluent à une parenté. En ce qui concerne le japonais, certaines prétendent que beaucoup de mots basques se retrouvent, identiques ou très semblables, en japonais, et que Basques et Japonais peuvent se comprendre sans que les uns aient besoin d'apprendre la langue des autres. Dans un mémoire écrit en 1911 et qui, malgré sa date, se lit encore avec pro-

fit, *Les études basques: leur passé, leur état présent, leur avenir* (in *RIEB*, t. V, p. 540-580), Don Julio de Urquijo a fait justice, d'une façon aussi spirituelle que pertinente, des "rapprochements" entre le basque et le japonais et de la soi-disant faculté que les Basques et les Japonais auraient de se comprendre mutuellement. Nous citerons ici intégralement cette page, qui mérite d'être connue de tous (p. 566-567) :

"A côté des hypothèses qui ont donné lieu à des travaux de tout premier ordre, il y en a d'autres qui ne méritent guère les honneurs d'une discussion sérieuse. Je classe parmi ces dernières celle, par exemple, qui cherche une parenté étroite entre le japonais et le basque.

"Il me serait bien difficile de dire qui a été le premier à l'émettre. Elle doit être assez ancienne; elle a eu, en tout cas, un certain regain de faveur il y a quelques années, lors de l'arrivée en France de Mgr. Mugabure, évêque de Tokio.

"Je suis convaincu, pour ma part, que le missionnaire basque ne l'envisagea jamais très sérieusement; mais le fait est qu'il aimait à en parler. Moi-même je l'entendis dire à un dîner, auquel j'assistais, que les Basques et les Japonais pouvaient presque se comprendre en se servant de leurs langues respectives. Mais lorsque, plus tard, je lui parlai sérieusement de la question, il se contenta de me dire qu'il y avait une certaine ressemblance de sonorité entre les deux langues, ce qui, du reste, est certain. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les listes de mots dressées par feu le chanoine Adéma. Ces mots basques et japonais ont d'ailleurs, pour la plupart, des significations différentes, même opposées.

"Cette fantaisiste hypothèse donna lieu à un incident comique.

"C'était après la guerre entre la Russie et le Japon. Un bateau de guerre de ce dernier pays visita Saint-Sébastien: quelques Guipuzcoans décidèrent de se rendre compte par eux-mêmes si la langue basque pouvait leur servir de moyen de communication avec les Japonais.

"Ils demandèrent la permission de visiter le bateau et ils l'obtinrent: ils parlèrent dans leur langue maternelle, et à leur grand étonnement, non seulement ils furent compris, mais deux matelots du bateau japonais répondirent à leurs questions dans le basque le plus correct.

"L'explication de ce fait se trouva, du reste, très simple. Le capitaine avait donné l'ordre à deux matelots basques, enrôlés dans la marine japonaise, qui se trouvaient à bord, de recevoir les Espagnols qui voudraient visiter le bateau."

## LANGUES CAUCASIQUES (OU CAUCASIENNES)

M. Georges Dumézil, auteur d'importants travaux sur ces langues, a écrit sur elles un chapitre clair et bien équilibré (230-251), suivi d'une riche et précieuse bibliographie (252-254, complétée en 1201-1202).

"Si la parenté de toutes les langues du Caucase du Nord est certaine, est-il dit au début de la note liminaire (228), celle de ce premier groupe avec les langues du Caucase du Sud n'est encore que probable. La séparation s'est accomplie en tout cas très anciennement, et les langues du Sud ont été à plusieurs reprises fortement influencées, dans leur morphologie et dans leur syntaxe, par des langues de civilisation non apparentées. Les vocabulaires, au Nord et au Sud, sont très différents. Probable également, une parenté de ces deux groupes avec le basque." M. Dumézil avait, il y a quelques années, affirmé nettement la parenté des deux groupes caucasiens entre eux et avec le basque: "Il ne paraît plus douteux aujourd'hui que les langues caucasiennes du Nord, les langues caucasiennes du Sud et le basque ne soient trois branches —les trois seules survivantes— d'une même famille" (in *Festschrift für Herman Hirt*, 1936, t. II, p. 183). Certains linguistes, par contre, sont d'avis que même les langues caucasiennes du Sud ne sont pas génétiquement apparentées à celles du Nord, et qu'il y a seulement entre elles une "affinité" résultant de leur contact.

Quoi qu'il en soit, on lit ensuite dans la note liminaire: "Entre le caucasien du Nord (surtout du Nord-Ouest) et le basque, dans toutes les parties de la grammaire, des analogies précises de structure et de remarquables coïncidences de détail ont été signalées: on entrevoit un "système" commun. Entre le caucasien du Sud et le basque, peu d'analogies de structure, mais d'assez nombreuses rencontres de vocabulaire (au moins une centaine). La différence des systèmes phonétiques (très riches au Caucase, relativement pauvres pour le basque) ne permet d'ailleurs pas d'établir de correspondances phonétiques régulières." Il convient d'indiquer ici que des rapprochements de vocabulaire ont été faits aussi entre des langues caucasiennes du Nord et le basque, et que quelques correspondances phonétiques régulières ont été établies entre langues caucasiennes et basque, en particulier touchant les deux classes de sifflantes (toutes sourdes) que possède le basque:

bsq. *z*, *tz* (pré-dorso-alvéolaires): sifflantes ou chuintantes infra-glottales (sourdes aspirées ou sonores) dans les langues caucasiennes;

bsq. *s*, *ts* (apico-alvéolaires): sifflantes ou chuintantes supra-glottales (c'est-à-dire glottalisées) dans les langues caucasiennes.

Voir sur ce point Lafon, conférence de 1951, p. 65-66, et article de *EJ*, II (1948), p. 359-370.

Toutes les fois que l'on parvient à établir une concordance du basque soit avec des langues des deux versants du Caucase, soit, ce qui est beaucoup plus fréquent, avec des langues du versant Nord ou avec des langues du versant Sud, on ajoute un argument à l'appui de la parenté des langues caucasiques du Nord et des langues caucasiques du Sud, c'est-à-dire à l'appui de l'unité de la famille caucasique.

Pour en finir avec la question de la parenté du basque et des langues caucasiques, signalons que M. Ignacio M. Echaide, dans un récent article du *BRSVAP* (IX, 1953, p. 21-35), *E! Euskera y las lenguas Caucásicas (Un estudio de M. R. Lafon)*, a rendu compte en détail des *Concordances morphologiques entre le basque et les langues caucasiques*, travail de Lafon paru dans la revue *Word* et mentionné dans les *Additions et corrections complémentaires* de *LM*. Il est d'avis que certaines de ces concordances sont "douteuses ou d'un très faible intérêt", mais que neuf "sont d'une importance capitale". "Si ces neuf concordances, dit-il (p. 35), s'étendaient à la plupart des langues caucasiques, nous pourrions parler de parenté presque avec certitude." Dans un autre passage de son article, notre confrère écrit (p. 22): "Peut-être quelqu'un trouvera-t-il convenable de remplacer le mot parenté" par le mot "ressemblance"... La question n'a pas d'importance. Ce qui importe, ce sont les faits, c'est-à-dire les concordances."

Il faut souhaiter que l'exemple de M. Echaide soit suivi par d'autres, que des basquistes et des spécialistes des langues caucasiques qui ne soient pas à la fois juge et partie dans ce débat de parenté examinent impartialement et dans leur ensemble les arguments qui ont été apportés en faveur de la parenté (correspondances phonétiques, concordances morphologiques et de vocabulaire) et fassent connaître leur opinion. En tout cas, un fait est acquis: on a établi entre le basque et les langues caucasiques des correspondances phonétiques et des concordances morphologiques et de vocabulaire qui sont assez nombreuses et assez précises pour qu'il soit impossible de les imputer au hasard. Et l'on n'a pu en établir de telles entre le basque et d'autres langues. Doit-on les expliquer par une origine commune ou par des interactions? Plusieurs, dont l'auteur de ce compte rendu, choisissent la première explication. Mais qu'il s'agisse d'une origine commune ou d'interactions, en d'autres termes d'une parenté génétique ou d'"affinité", ces concordances impliquent à coup sûr que la langue qui est devenue le basque a été en contact avec celles qui sont devenues les langues caucasi-

ques. Elles montrent que, pour essayer de résoudre le problème des origines de la langue basque, il faut chercher d'abord dans la direction du Caucase.

Dans le corps du chapitre, il aurait été utile d'indiquer que les langues caucasiennes du Nord et celles du Sud présentent en commun quelques traits importants d'ordre phonologique: d'abord l'existence d'occlusives et d'affriquées sourdes glottalisées (dites aussi supra-glottales ou récursives) s'opposant à des sourdes aspirées (infra-glottales) et à des sonores. De plus, toutes les langues caucasiennes possèdent un *k* arrière-vélaire ou pharyngal distinct phonologiquement d'un *k* articulé plus en avant (médiopalatal ou prépalatal), et deux spirantes arrière-vélaires, l'une sourde, l'autre sonore.

Dans les mots caucasiens cités ici et imprimés en italique, *p*, *t*, *k* notent des occlusives aspirées; *p'*, *t'*, *k'* notent les glottalisées correspondantes; *x* note en tcherkesse et en oubykh la spirante médiopalatale sourde, mais ailleurs la spirante vélaire ou arrière-vélaire.

Langues du Nord-Est. Ajouter à la bibliographie, pour l'oudi: VI. Phanthchvidzé, *L'oudi et ses dialectes*, en géorgien, compte rendu d'une expédition faite en 1937, in *Bulletin de l'Institut Marr de langues, d'histoire et de culture matérielle* (Tiflis, 1937), II, 3, pages 295-316.

Langues du Nord-Ouest. Ajouter à la bibliographie, pour l'abkhaz: Kh. Lomthathidzé, *La formation des temps fondamentaux en abkhaz*, en géorgien, dans la même revue, 1938, II, 3, p. 179-238. Résumés en russe (239-248) et en français (248-256).

P. 234. l. 6 du bas: le manuscrit est du XVe siècle.

P. 246. Le nom géorgien de la langue géorgienne est *kartuli ena*, non *kartveli ena*; le mot *kartveli* signifie "Géorgien" (nom du peuple), employé comme substantif ou comme adjectif appliqué à des personnes; *-i* est la finale du nominatif sg.

Les "textes à *x*" et les textes à *h*" s'appellent exactement, en géorgien, "textes à *x* superflus" et "textes à *h* superflus": ces *x* et *h* sont des préfixes verbaux qui servent à indiquer la 2e personne du sujet ou la 3e de l'objet indirect.

A la liste des dialectes du géorgien il faut ajouter le féréidnien (*pereidnuli*), qui est parlé dans une quarantaine de villages des environs de Téhéran, en Perse, par des Géorgiens dont les ancêtres s'y sont établis au début du XVIIe siècle. Il se rattache au groupe des dialectes géorgiens de l'Est. Tchikhobava lui a consacré une étude, en géorgien, dans le *Bulletin de l'Université de Tiflis*, t. VII (1926), p. 196-247.

Le nom indigène du mingrélien est *margaluri nina* "langue min-

grélienne"; *megreli* est le mot géorgien qui veut dire "Mingrélien"; le mot mingrélien correspondant est *margali*; la forme ancienne du mot s'est mieux conservée en géorgien qu'en mingrélien.

P. 247: *svanuri ena* est le nom de la langue svane en géorgien. Les Svanes sont mentionnés par Strabon sous la forme *Soânes* (nom. pl.) et par Pline sous la forme *Suanī*. On les appelle en géorgien *Svanebi* (nom. sg. *svani*). En svane, *swān* (avec une chuintante<sup>v</sup>) désigne le pays des Svanes. Le nom du peuple en est dérivé: *mušwān* au nom. sg.

Pour le svane, ajouter à la bibliographie l'importante étude de A. Chanidzé, en géorgien, sur *l'umlaut en svane*, in *Arili, Festschrift Prof. Dr. Iwane Dschawachschwili* (Tiflis, 1925), p. 171-227; résumé en allemand, 227-231.

P. 248, l. 5 du bas: la spirante *x* et sa sonore ne sont pas des palatales, mais des arrière-vélaires. La pharyngale notée *q* est glottalisée; elle n'a pas de sonore qui lui corresponde; le vieux géorgien possédait une sourde aspirée correspondante.

M. Dumézil dit: "en vieux géorgien seulement, semi-voyelles *y* et *w*". Il convient d'ajouter que *y* n'existait, dans les mots vraiment géorgiens, que comme second élément de diphtongue (provenant d'un *i* voyelle appartenant à un suffixe), et que *w* n'apparaissait qu'après consonne et appartenait à la même syllabe que la consonne.

P. 249, l. 11 du bas: la désinence des cas obliques en vieux géorgien est *-t(a)*, non *-at(a)*.

## LANGUES INDO-EUROPEENNES

Rédaction de M. Vendryes (1re éd.), remaniée et remise à jour par M. Benveniste.

Latin et langues romanes: p. 45-52; bibliographie, p. 73-76.

On sait que le basque a emprunté des mots à des langues indo-européennes autres que le latin et qui ont été parlées dans la Péninsule ibérique avant le latin: langues celtiques, plus, peut-être, illyrien. M. Pokorny, dans un article de 1936 cité par M. Tovar (*Estudios sobre las primitivas lenguas hispánicas* (1949), p. 22, affirme qu'il y a eu trois vagues d'envahisseurs indo-européens dans la Péninsule: une d'Illyriens et deux de Celtes (la première de peuples goidéliques, c'est-à-dire gaéliques, la seconde de peuples brittoniques). Le basque a subi, écrivait Uhlenbeck (*Lingua*, I, 1947, p. 62), "une influence lexicologique évidente du celte, quoiqu'elle ne soit pas encore suffisamment étudiée, et une autre influence qu'on ne

peut pas encore définir d'une façon précise et qui reste dans l'obscurité, mais qui est probablement illyrique". De son côté, M. Antonio Tovar écrit (*Anales de Filología clásica* de l'Université de Buenos-Aires, t. IV, 1949, p. 354): "La présence d'au moins deux couches d'envahisseurs indo-européens dans la Péninsule —Pré-celtes et Celtes— est indubitable. Il appartient aux archéologues de mieux déterminer leurs relations mutuelles dans le temps et dans l'espace." Dans un travail plus récent, il s'exprime d'une façon plus réservée (p. 50 des *Actes du 1er Congrès de la Fédération internationale des Associations d'études classiques à Paris*, 28 août-2 septembre 1950, Paris, 1951): il parle d'une couche celtique, à laquelle correspond la langue celtibère, et d'une autre invasion indo-européenne, "semble-t-il, pré-celtique", en ajoutant simplement: "on a parlé de Ligures, d'Illyriens, d'Ambrons".

Sur l'illyrien, voir *LM*, 43-44; bibliographie, 73: il y est dit que l'illyrien est un "vaste groupe", "des plus mal connus". Le rhétique en fait probablement parte (46). Le vénète, qui est présenté p. 44 comme faisant partie de ce groupe, "doit se rattacher non à l'illyrien, mais plutôt à l'italique" (rectification de la p. 1199). On notera la remarque de la p. 44: "il n'est pas certain que l'albanais continue l'ancien illyrien, ni même qu'il descende d'une langue du même groupe".

Le celtique est présenté p. 52-56; bibliographie, p. 76-77, avec addition p. 1199. Au celtique "continental", ou gaulois, et au celtique "insulaire" (gaélique et brittonique), il convient d'ajouter, au moins provisoirement, un celtique "péninsulaire", représenté par la langue des Celtibères. Elle a été étudiée récemment par M. Tovar (*Estudios*, ouvrage cité plus haut). Celui-ci donne, selon l'avis de M. Michel Lejeune (*BSL*, XLVII, fasc. 2, p. 80), "des informations partielles, mais précieuses, sur la flexion nominale" de cette langue. M. Lejeune signale dans ce même compte rendu "l'importance des recherches de M. Tovar, conduites avec une méthode sûre alliée à beaucoup de pénétration". Dans sa communication citée plus haut au Congrès de Paris, M. Tovar affirme (p. 50) que "la présence de l'enclitique *que* avec labio-vélaire permet de classer le celtibère comme un dialecte goidélique": goidélique (le mot ne figure pas dans *LM*) est synonyme de gaélique.

Quelques lignes, dans *LM*, sont consacrées au ligure (p. 46): il y est dit qu'il appartient peut-être au groupe italique. Bibliographie page 73 et (sous la rubrique "Celtique") p. 76.

On a souvent rapporté au ligure les noms propres de lieux et de personnes en *-sc-* que l'on rencontre dans divers régions de l'Europe occidentale. M. Benveniste, parlant du suffixe indo-européen *-\*sk-*

dans son article (mentionné dans *LM*, p. 72) *Tokharien et indo-européen*, de *Festschrift für H. Hirt*, note qu'“on le constate, dans des conditions diversement appréciées, en ligure”, et il renvoie à *Whitnough, Prae-Italic dialects of Italy*. On doit user de beaucoup de précautions et utiliser cet ouvrage fondamental si l'on veut déterminer ce qu'il peut y avoir de ligure dans la toponymie du Pays basque et dans le vocabulaire basque.

Le basque possède des mots d'origine germanique (cf. p. 268). Sur le groupe germanique, voir p. 56-67, en particulier ce qui est dit du gotique.

### LANGUES CHAMITO-SEMITIQUES

Tous les basquistes s'intéressant à la comparaison doivent lire ce chapitre, dû à M. Marcel Cohen (p. 82-181).

“Le chamito-sémitique comprend le sémitique, l'égyptien, le libyco-berbère et le couchitique” (85). M. Marcel Cohen, dès la première édition de l'ouvrage et dans tous ses travaux, a adopté cette division du chamito-sémitique. “La division en quatre groupes séparés, dit-il p. 87, paraît seule prudente dans l'état présent des recherches... Il ne sera donc pas question ici d'un groupe chamitique à trois branches, non plus naturellement que d'un groupe chamitique à deux branches, comprenant le libyco-berbère et le couchitique.”

Sur la planche III de l'atlas, un carton montre “la distribution approximative, en partie hypothétique, du chamito-sémitique vers le Ve siècle avant J.-C.”: le libyco-berbère devait occuper toute l'Afrique du Nord, sauf le petit territoire sémitique du punique, depuis l'Océan atlantique jusqu'au domaine de l'égyptien.

Ce que l'on peut penser sur l'habitat et la période du chamito-sémitique commun est indiqué p. 88.

Des caractéristiques communes à tous les groupes chamito-sémitiques sont exposées p. 88-98. La différence entre le type chamito-sémitique et le type basque apparaît très nette.

Après avoir parlé des inscriptions libyques, l'auteur écrit, page 159: “Il n'est pas impossible que certaines monnaies trouvées en Espagne méridionale soient dues à des Berbères utilisant une autre variété d'écriture libyque.” L'article d'Ernst Zyhlarz sur ces monnaies est mentionné p. 180.

Le nubien, ou nouba, que Schuchardt avait rapproché du basque (*RIEB*, VI, 1912, p. 267 et suiv.; VIII, 1914, p. 389 et suiv.), et que certains considéraient comme une langue “chamitique”, est rattaché dans *LM* au groupe nilo-tchadien des langues de l'Afrique noire, et étudié dans le chapitre sur les langues du Soudan et de la Guinée.

Ce chapitre, écrit par Maurice Delafosse pour la 1<sup>re</sup> édition, a été revu par M. A. Caquot. Sur le nubien, voir p. 738, 749, 753-760 (avec un texte en vieux nubien du Xe siècle de notre ère et un texte en nubien moderne). On sait que M. Zyhlarz, spécialiste du nubien, est d'avis que les rapprochements faits par Schuchardt ne permettent en rien d'affirmer un lien de parenté entre le basque et le nubien: voir l'article de Gerhard Bähr dans *RIEB*, t. XXV, 1934, p. 240-244.

## LANGUES ASIANIQUES ET MEDITERRANEENNES

Chapitre dû à M. Benveniste: p. 184-225; additions à la bibliographie p. 1200 et sur la feuille d'additions complémentaires.

Le lecteur non spécialiste trouvera dans ce chapitre des informations intéressantes et sûres concernant des langues difficiles d'accès, dont une, le sumérien, est "la plus ancienne langue de civilisation de l'Orient" (185), et dont une autre, l'étrusque, "est la langue dont l'obscurité a le plus sollicité les chercheurs" (*ibid.*). Comme des travaux récents, notamment ceux sur les inscriptions tartessiennes et ibères, ont mis au premier plan le problème des relations de la Péninsule ibérique avec l'Orient méditerranéen et l'Asie Mineure, ce chapitre sera lu avec profit par tous ceux qui étudient la préhistoire, la protohistoire et l'histoire ancienne de la Péninsule, et en particulier les inscriptions tartessiennes et ibères et les origines basques. Ce chapitre et la conférence de M. E. Laroche qui a été publiée dans *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, IX, année 1949, se complètent l'un l'autre, ainsi que les bibliographies qui les suivent. L'étrusque, toutefois, n'est pas étudié dans la conférence de M. Laroche, car il sortait de son cadre.

En ce qui concerne la place de ces diverses langues dans la classification généalogique, la situation, selon la note liminaire, est actuellement la suivante. Plusieurs langues, notamment le sumérien, l'élamite et l'étrusque, restent encore sans parenté établie. Tout ce que l'on peut dire de certain à propos de ce dernier, c'est que la langue de l'inscription de Lemnos, en alphabet grec archaïque, lui est "sinon identique, du moins apparentée étroitement" (215; voir bibliographie p. 225). Le lycien et le lydien sont des langues indo-européennes, comme le hittite, le louwi, le "hittite hiéroglyphique", et probablement aussi le palâ. "Entre le halde et le hurri il y a parenté certaine, malgré les différences de vocabulaire. Ces langues sont de type "caucasien", sans qu'on puisse les identifier avec l'une quelconque des langues caucasiennes actuelles. On relève aussi au moins un trait caucasien dans le hatti." (184).

Le hurri (ou hourri, churri, khurri, khourrite, hourrite), appelé

auparavant subaréen et mitannien, était en usage de la Mésopotamie à la Syrie entre le III<sup>e</sup> et le milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. Le halde (ou chalde, khalde, ourartéen, vannique) est la langue préindo-européenne de l'Arménie (inscriptions du IX<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., provenant de la région de Van). Le hattî (appelé naguère proto-hittite) est la langue indigène qui a été éliminée par les envahisseurs hittites; il se parlait au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, et a servi ensuite, après la conquête hittite, de langue religieuse.

Le trait dominant du hattî, dit M. Benveniste (199), "est la flexion qui s'opère surtout, mais non exclusivement, par préfixes, caractéristique qui rappelle certaines langues du Caucase (telles que l'abkhaz)". Mais l'abkhaz, comme le dit M. Dumézil (*LM*, 243), "ignore" la déclinaison; c'est dans sa conjugaison qu'il se sert de préfixes; les seuls préfixes qui peuvent s'adjoindre au nom, en abkhaz, sont des préfixes possessifs. Personnellement, je n'aperçois aucune concordance sûre et probante entre des éléments morphologiques du hattî et des éléments morphologiques appartenant à des langues caucasiques (voir Lafon, conférence de 1951, p. 74).

Le mot hattî *wasxab* "dieux" (x note la spirante vélaire sourde), dit M. Benveniste (199), rappelle curieusement tcherkesse *wasxo* "dieu", et aussi le mot cassite (ou cosséen) *basxu* "dieu". Examinons ce rapprochement, dû, croyons-nous, à M. Bleichsteiner. Le mot *wasxo* dans le sens de "dieu" n'est pas attesté d'une façon sûre en tcherkesse, où il existe un mot *wešx* signifiant "pluie", mais non "dieu". Par contre, il existe un mot de cette forme et qui signifie "dieu" dans une langue caucasique du Nord-Ouest, proche parente du tcherkesse, l'oubykh. M. Dumézil l'a étudié dans un article de la *Revue de l'histoire des religions*, t. 123, 1941, p. 63-64 (mentionné dans *LM*, p. 1201). En oubykh, on désignait autrefois, respectivement, sous les noms de *Wəšxwa* et de *Wəbba* "Dieu vu par son côté sévère" et Dieu vu par son côté doux". La formation de ces deux mots, dit M. Dumézil, est claire. Leur premier élément a pour correspondant en tcherkesse *wo* ou *wa*, qui figure dans de nombreux composées analogues avec le sens de "atmosphère, ciel". Le second élément de *Wəšxwa* est l'adjectif *sxwa* "fort", apparenté à tcherk. *sxwa*, *sxwe*, *sxo* "grand". Le second élément de *Wəbba* signifie "aïeul". Quant au mot hattî, qui est *wasxap*, M. Laroche a montré (*Etudes "proto-hittites"*, in *Revue d'Assyriologie*, XLI, article mentionné dans *LM*, p. 222), qu'il con-

tient un préfixe *wa-* “marquant une pluralité indéterminée”, et que le nom *hatti* du “dieu” est (*a*)<sup>v</sup>*sxap*. La voyelle initiale est-elle voyelle d’appui ou partie intégrante de *wa*? M. Laroche, se fondant sur l’analyse de quelques noms de dieux, penche pour la première hypothèse. Il ajoute: “Le cassite *basxu* “dieu” et certains mots caucasiques offrent une labiale initiale. Mais il faut toujours sacrifier l’étymologie comparative au profit de l’analyse directe.” Il faut donc ne pas faire état, jusqu’à plus ample informé, de la ressemblance entre les trois mots *hatti*, *cassite* et *oubykh*.

Le *hatti* reste donc, jusqu’à nouvel ordre, comme M. Laroche l’écrivait en 1947 (*Etudes “proto-hittites”,* p. 67), une langue “d’origine inconnue et sans parenté”.

Sur les rapports du *halde* et du *hourri*, M. Laroche s’exprime en ces termes (conférence de 1949, p. 75): “Il est normal que la langue ourartéenne, attestée un millénaire plus tard dans le massif arménien, révèle plus que des ressemblances fortuites avec le *hourrite*.” Il considère le *hourrite* et l’ourartéen comme des langues “proches des familles caucasiques” (p. 78); il emploie sans doute cette dernière expression au pluriel parce qu’il se réfère à l’opinion d’après laquelle la parenté des langues caucasiques du Nord et des langues caucasiques du Sud n’est pas établie.

L’ourartéen, absent de la bibliographie de M. Laroche, figure, sous le nom de *halde*, dans celle de M. Benveniste (222).

Il faut que les spécialistes des langues caucasiques puissent se tenir au courant des résultats obtenus par les spécialistes des langues anciennes d’Asie Mineure, et réciproquement.

On ajoutera dans la bibliographie, p. 221, à la fin des “généralités”, la nouvelle revue *Minos*, qui paraît à Salamanque depuis 1951, sous les auspices du “Colegio trilingüe” de l’Université et du “Consejo Superior de Investigaciones Científicas”. Elle porte comme sous-titre “Investigaciones y materiales para el estudio de los textos paleocretenses, publicados bajo la dirección de Antonio Tovar y Emilio Peruzzi”. Elle publie des travaux de savants de différents pays sur les langues et les écritures du monde préhellénique et, plus généralement, du monde méditerranéen antique, oriental et occidental.

## LANGUES OURALIENNES

Une suite de chapitres intitulée “Langues de l’Eurasie et de l’Asie septentrionale” et due à différents spécialistes traite d’un vaste domaine allant de la Finlande et de la Hongrie jusqu’au Japon: lan-

gues ouraliennes, c'est-à-dire finno-ougriennes et samoyèdes (A. Sauvageot); langues turques (J. Deny); langues mongoles (Denis Sinor); langues toungouzes (Denis Sinor); langues paléosibériennes (Roman Jakobson); coréen (Ch. Haguenauer); japonais (Ch. Haguenauer); aïnou (Ch. Haguenauer).

La note liminaire (272-278) indique l'état actuel des problèmes concernant les relations de parenté que ces langues ont ou peuvent avoir entre elles. Sur les termes "altaïque" et "ouralo-altaïque", voir 273-276; les pages 319-330 (J. Deny) exposent les traits communs aux langues turques, mongoles et toungouzes.

La plupart des chapitres sur les langues de l'Eurasie et de l'Asie septentrionale n'intéressent pas directement les basquistes; mais ils sont riches en enseignements touchant les structures linguistiques et les conditions de vie et d'évolution des langues.

Quelques rapprochements de vocabulaire ont été faits par divers auteurs entre le basque et des langues ouraliennes et entre des langues caucasiques et des langues ouraliennes, notamment par M. Bouda (*Zeitschrift für Phonetik*, II, sept.-déc. 1948, p. 338-340). Il n'en est rien dit dans *LM* à propos du lexique des langues ouraliennes. Ils devront être examinés par des spécialistes sans idée préconçue.

### LANGUES PALEOSIBERIENNES

Nous nous arrêterons plus longuement sur le chapitre de M. Jakobson concernant les langues paléosibériennes (403-431), car certaines d'entre elles ont fait l'objet de rapprochements avec le basque et avec des langues caucasiques. On désigne sous ce nom quelques langues indigènes de la Sibérie qui n'appartiennent pas aux familles ouralienne, altaïque et eskimo. "Elles ont jadis occupé une grande partie de la Sibérie, et au XVIII<sup>e</sup> siècle encore leur domaine était considérablement plus vaste qu'à présent" (403). Des précisions sont données dans les pages 404-407 sur le domaine que ces langues, dont quelques-unes sont mortes, occupaient encore au XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle. "Le domaine paléosibérien, jadis continu et relié au monde ouralo-altaïque d'une part et au monde américain de l'autre, s'est trouvé désagrégé par la propagation du toungouze" (404). Il a été en outre réduit, plus récemment, par l'extension du russe. "On entrevoit entre toutes ces langues des affinités dues à un ancien voisinage" (ibid.).

M. Jakobson dit peu de chose de l'anthropologie des peuples qui parlent des langues paléosibériennes. Les recherches des anthropologistes, dit-il p. 408, font voir chez eux "une prédominance du type physique mongol dans sa variante américanoïde". Il ne signale pas

que quelques anthropologistes voient dans certaines populations sibériennes, chez qui les traits mongoliques sont atténués et qui présentent des affinités européennes, des populations mixtes résultant d'un mélange très ancien entre des blancs de type primitif qui auraient occupé autrefois une partie de la Sibérie et des jaunes, sans doute primitifs eux aussi, venus du Sud. Ces premiers occupants, plus tard, sous la pression des populations de race mongole, se seraient réfugiés dans les forêts et sur les toundras.

Tout le chapitre est plein d'intérêt. On remarquera notamment ce qui est dit p. 416: il est probable que, "à une époque antérieure, les langues paléosibériennes se composaient de monosyllabes grammaticalement peu différenciés et relativement autonomes".

Les rapprochements qui ont été faits entre certaines de ces langues, d'une part, et, d'autre part, le basque et les langues caucasiennes ne sont mentionnés ni dans ce chapitre ni dans sa note liminaire ni dans aucun autre passage de *LM*.

1) Famille tchouktche, ou luorawetlan, comprenant le tchouktche, le koriak et le kamtchadal.

Rappelons que Uhlenbeck consacre quelques lignes au tchouktche dans la page 405 de son article de 1922 signalé plus haut, *Le caractère passif du verbe transitif ou du verbe d'action dans certaines langues de l'Amérique du Nord*. Utilisant la brève esquisse du tchouktche publiée par Bogoraz en 1899 (n° 6 de la bibliographie *LM*), il indique notamment que le dialecte tchouktche des nomades propriétaires de rennes (Nord-Ouest du domaine tchouktche) "est, dans une certaine mesure, parallèle au basque, en ce qui concerne la conception de l'agent et du patient, et la division, qui s'y rattache étroitement, de deux séries d'affixes pronominaux dans la conjugaison". Par la suite, après avoir lu le travail de Bogoraz paru en 1922 (n° 5 de la bibliographie), il a publié en 1925, dans le tome XVI de la *RIEB*, p. 85, une note de quelques lignes, *Le tchouktche et le basque*, où il dit notamment: "Le parallélisme entre le verbe tchouktche et le verbe basque est encore plus complet que je ne pensais." Le tchouktche possède un "casus instrumenti vel auctoris", qui "correspond, sinon à tous égards, tout au moins dans son caractère essentiel", au cas dit actif ou ergatif du basque (sur ce dernier cas, voir *LM*, 265). Enfin, dans son article, déjà cité, du 1er volume de *Lingua* (1947), il écrit (p. 74): "Absolument parallèle au basque est, en ce qui concerne la passivité, le tchouktche, qui pose le transitif en face de l'intransitif."

Ce "parallélisme" s'étend aux deux langues parentes du tchouktche. "Les langues luorawetlan, dit M. Jakobson (418-419), opposent le participant "intransitif" (sujet d'une action intransitive ou objet

d'une action transitive) au "transitif" (sujet d'une action transitive) : le premier est exprimé par le "cas absolu", et le second en tchouktsche par l'instrumental, en koriak par l'instrumental ou par un cas transitif (ergatif) spécial, et en kamtschadal par le cas transitif qui a une forme spéciale dans les pronoms personnels et coïncide ailleurs avec le locatif." Le "cas absolu" est le thème nu, sans désinence casuelle: il correspond au nominatif du basque. Presque toutes les langues caucasiennes possèdent aussi un cas qui sert à indiquer l'auteur d'une action et qui se distingue morphologiquement et fonctionnellement du cas à suffixe zéro, identique au thème du mot, ce dernier cas servant, entre autres emplois, à indiquer l'objet sur lequel porte une action ou ce qui est dans un certain état.

Une telle concordance de structure et de fonctionnement ne suffit pas à prouver l'existence d'un lien de parenté. Touchant le matériel morphologique, une seule concordance a été signalée jusqu'à maintenant: le basque possède un préfixe *ra-* qui servait autrefois à former des verbes causatifs (racine *bil-* "marcher", racine *rabil-* "faire marcher, mouvoir"); l'abkhaz forme régulièrement ses verbes causatifs au moyen du préfixe *r-*; le tchouktsche se sert d'un préfixe *r-* pour former des causatifs (*ilu* "se mouvoir", *rilu* "mouvoir"): voir Bouda, § 15 de *Das Tschuktschische* (mémoire cité dans la bibliographie de *LM*, p. 429, n° 8 a); Lafon, in *EJ*, IV (1950), p. 307-308. Cette concordance est mince; mais elle frappe, parce que, en basque et en abkhaz, la préfixation, sauf pour l'expression des personnes grammaticales, joue un rôle extrêmement réduit.

M. Karl Bouda a présenté quelques rapprochements de vocabulaire entre le tchouktsche et le basque dans le mémoire que nous venons de citer. Uhlenbeck les a examinés dans son mémoire de 1946 mentionné à la p. 270 de *LM*: p. 5-9 de l'original en hollandais; p. 176-180 de la traduction française parue dans *EJ*, I (1947). Il en retient quelques-uns, qui sont en effet frappants. "Nous savons encore trop peu de chose, dit-il, sur les relations de parenté extérieure du groupe tchouktsche-koriak-kamtschadale. Peut-être apparaîtra-t-il en fin de compte que ce groupe est une ramification du caucasique. Alors, les ressemblances du tchouktsche et du basque se laisseraient insérer dans l'étude comparative du basque et du caucasique." Uhlenbeck ajoute que le tchouktsche, dans sa structure morphologique et syntaxique, rappelle non seulement le basque, mais certaines langues du Caucase. "En tout cas, conclut-il, dans cette question épineuse, des recherches plus approfondies s'imposent avec une nécessité urgente."

M. Bouda a rapproché en outre (*EJ*, V, 1951; p. 217-218) *bsq.* (*h*)*ir-ur* "trois" (voir plus haut, p. 13), du nom de nombre corres-

pondant en tchouktche. Ce rapprochement serait important s'il était fondé. Mais la ressemblance que l'on observe en tchouktche, et aussi en koriak, entre les noms des nombres 2, 3 et 4 (ces mots sont cités dans *LM*, 423) pose un problème difficile. Tant qu'il ne sera pas résolu avec certitude, le rapprochement avec *bsq.* (*h*)*ir-ur* est en l'air. M. Bouda est d'avis qu'en tchouktche les noms des nombres 2, 3 et 4 sont tirés d'une même racine, qui "a été différenciée par des voyelles spéciales selon l'harmonie vocalique", et qu'en basque cette racine a été employée pour désigner le nom de nombre "3". Mais il n'apporte aucun argument à l'appui de son opinion sur la formation des noms des nombres 2, 3 et 4 en tchouktche et en koriak.

Enfin, M. Bouda a publié récemment *Die Verwandtschaftsverhältnisse der tshuktschischen Sprachgruppe (Tshuktschisch, Korjakisch, Kamtschadalisch)* (Universidad de Salamanca, 1952, 80 pages), qu'il faut ajouter à la bibliographie du groupe tchouktche, p. 429. L'ouvrage comprend trois parties. 1° "Le groupe tchouktche et l'ouralien (finno-ougrien-samoyède)", p. 5-58. 2° "Le groupe tchouktche et le caucaso-basque" (p. 59-65): 69 concordances, dont une seulement d'ordre morphologique (le préfixe de causatif *r-*). Une autre concordance morphologique tchouktche-basque est signalée p. 76; elle intéresse aussi, selon l'auteur, l'ouralien et le toungouze. 3° "Le groupe tchouktche et l'uto-aztec" (p. 69-78); la famille uto-aztec est une grande famille de langues parlées en Amérique du Nord et en Amérique centrale (voir *LM*, p. 1048-1060).

Il appartient aux spécialistes de l'ouralien et de l'uto-aztec d'examiner les rapprochements contenus dans la 1<sup>re</sup> et dans la 3<sup>e</sup> partie. Certains rapprochements entre le tchouktche et l'ouralien concernent le matériel morphologique (numéros 368-384); ils paraissent importants. Quant aux rapprochements qui sont présentés dans la 2<sup>e</sup> partie, plusieurs me semblent erronés ou douteux, parce qu'ils représentent sur des analyses erronées ou douteuses des mots rapprochés ou parce que les significations diffèrent trop; d'autres sont possibles, sans plus; d'autres, probables; d'autres, fondés. Des rapprochements fort douteux sont parfois mêlés à d'autres qui paraissent fondés. Ainsi, tchouktche *vukv*, koriak *vyvv* (avec *vv* provenant de *kv*), kamtschadal *kov* "pierre" ressemblent beaucoup d'une part à la série finno-ougrienne de hongrois *köve-*, finnois *kive-* "pierre", d'autre part à géorgien *kva*, mingrélien *kua* "pierre". Cette concordance, qui ne semble pas fortuite, pose un problème que l'on ne peut résoudre pour le moment. Mais il est fort douteux que les mots basques *gabi* (biscayen, guipuzcoan et haut-navarrais) "grand marteau de forge" et *igun* (bisc.) "marteau de forge" soient apparentés

aux mots précédents, comme le pense M. Bouda (p. 62). La plupart, sinon la totalité, des rapprochements qui paraissent fondés portent sur des mots voyageurs. Or "il est probable que l'espace entre l'Oural et le détroit de Behring a été parcouru par des nomades qui ont véhiculé un certain nombre de mots, en particulier ceux désignant des produits d'échange (animaux à fourrure, poissons, outils, vêtements, etc.)" (A. Sauvageot, in *BSL*, t. XLVIII, 1952, 2e fasc., p. 151).

Toutes les concordances relevées entre le groupe tchouktche et le groupe euscaro-caucasique s'expliquent-elles par des emprunts, directs ou indirects, par des actions mutuelles ou par le hasard, ou certaines d'entre elles impliquent-elles l'unité d'origine des deux groupes? On ne peut le dire pour le moment. Quels contacts, quels mélanges, quelles migrations de peuples et de langues ont eu lieu à date ancienne en Asie septentrionale et centrale? Nous n'en savons rien. Comme le fait remarquer M. A. Sauvageot à propos d'une discussion sur le berceau de l'altaïque (*BSL*, même tome et fasc., page 146), "nous ignorons l'histoire ancienne de la Sibérie, et même de tout l'espace compris entre la Grande Muraille de Chine et les rives de la Volga."

2) Famille iénisséienne. Une seule langue de cette famille est encore vivante: l'iénisséen, ou ostiak de l'Iénisséi, appelé maintenant ket. Des trois autres, aujourd'hui éteintes, le kotte, ou kot, est la seule sur laquelle on ait publié des travaux. "L'hypothèse d'une parenté des langues iénisséiennes avec les langues sino-tibétaines, dit M. Jakobson (276), a été soutenue par G. Ramstedt, K. Donner, E. Lewy et K. Bouda. Elle donne lieu à de sérieuses hésitations." Selon M. Bouda (in *Germanisch-romanische Monatsschrift*, I, 1951, p. 136), "l'iénisséen est plus proche du tibétain, et le kot du chinois". Mais ces affirmations sont contestables, et en tout cas prématurées.

On n'a jamais cherché à comparer méthodiquement le ket et le kot soit au basque soit aux langues caucasiennes. Mais divers auteurs ont noté des concordances de vocabulaire avec le basque, notamment celle de ket *ur*, *ur* "eau", kot *úl* "eau", *ur* "pluie", avec *bsq. ur* "eau", *euri* "pluie". Je cite ces mots tels qu'ils figurent dans l'article de M. E. Lewy qui constitue le n° 33 de la bibliographie. M. E. Lewy cite le ket et le kot d'après Castrén et ne fait pas de rapprochements avec le basque ni avec les langues caucasiennes. Personnellement, je n'ai pu lire sur le ket et le kot que cet article et les deux articles de M. Bouda qui constituent les n°s 34 et 35 de la bibliographie. On est surpris de lire, *LM* 413, que "r manque complètement au ket", car cette consonne figure dans de nombreux mots recueillis

par Castrén, soit comme partie constitutive de racines soit comme élément morphologique. Il en est de même en kot.

Citons ici, sans vouloir en tirer aucune conclusion, quelques mots ou éléments morphologiques du ket et du kot qui peuvent faire penser au basque et à des langues caucasiques. Certaines de ces ressemblances n'ont jamais été encore signalées, du moins à ma connaissance.

Indice de 1<sup>re</sup> pers. du sg. dans les verbes: ket *d* (préfixe ou infixé), *di* (suffixe): bsq. *-d.*, en fin de mot *-i*; *d* caractérise le pronom de 1<sup>re</sup> du sg. dans quelques langues caucasiques (groupe du Nord-Est).

Indice de 2<sup>e</sup> pers. du sg.: ket *k* (préfixe), *g* et *k* (infixe), *ku* et *gu* (suffixe en regard de *kang*, *gang*, suffixe de 2<sup>e</sup> du pl.): bsq. *-k*, sans doute de *-g*, suffixe de 2<sup>e</sup> pers. masc. du sg.; caucasique du Sud, préfixe *g-*, indiquant la 2<sup>e</sup> pers., sans distinction de genres ni de nombres.

Pronom de 3<sup>e</sup> pers. du sg.: ket *bû*; bsq. *be-* "même" ("lui-même" ou "le même", suivant la construction).

Indice de 3<sup>e</sup> pers. du sg.: ket *d* (préfixe), *du* (suffixe), kot *d'á*, *d'ã* (préfixe, avec *d* palatalisé); bsq. *d-*, préfixe verbal de 3<sup>e</sup> pers.; *d-* sert à former des démonstratifs ou le pronom personnel de 3<sup>e</sup> pers. dans diverses langues caucasiques septentrionales.

Noms de l'"eau" et de la "pluie" en ket, en kot et en basque: voir plus haut.

Kot *éga* "soleil" a été rapproché par Bonaparte de bsq. *eki* (salarais), *ekhi* (bas-nav. et soul.) "soleil".

Ket *fê* "tresser", kot *fuí* "id." (Bouda, *Kott. Verbum*, § 10 a, p. 52): tcherkesse *we-* "tresser une corde"; bsq. *eo*, *eho*, *eun*, *ehun* "tisser". Terme technique.

Ket *tuk* "hache" (*LM*, 416): bats *dik'*, tchéchéne et ingouch *dig*, lak *rik'* kuri, agoul et tabassaran *jak'w* "hache, cognée." Terme technique, qui a pu voyager; en caucasique, la consonne initiale est un indice de classe soudé au mot.

Ket *usä-* "avoir sommeil" (avec *s* palatal), kot *uca* "sommeil": sva-ne *uz* "sommeil".

Kot *tek-* "se tenir debout" (Bouda, *Kott. Verbum*, p. 45): géorgien *deg-*, *dek-*, *dg-* "se tenir debout".

Encore une fois, nous ne prétendons nullement que ces rapprochements sont fondés, et il serait prématuré d'en tirer aucune conclusion.

## BOUROUCHASKI

Cette langue, parlée par quelque 20.000 personnes dans les montagnes de Karakoram, au nord du coude de l'Indus, et à laquelle le colonel Lorimer a consacré de remarquables travaux, est présentée très brièvement, p. 506-510, par M. Jules Bloch. La note liminaire, très succincte, ne mentionne pas le travail de M. Karl Bouda, *Die Sprache der Buruscho*, qui a paru dans *EJ*, IV (1950), p. 37-50 et 337-346. Il consiste en de nombreux rapprochements de vocabulaire (249 en tout) avec divers groupes de langues: le groupe "indochinois", c'est-à-dire l'ensemble formé par le tibéto-birman, (auquel M. Bouda rattache les langues iénisséiennes), la famille taï et le chinois; les langues caucasiques; le tchouktche; les langues finno-ougriennes. Les rapprochements avec ces divers groupes sont respectivement au nombre de 83, 113, 39 et 11. L'auteur leur attribue une valeur probante en matière de parenté et une très grande portée historique. "La langue des Bouroucho, dit-il (p. 37), me paraît être la clef de voûte qui unit le grand groupe archaïque de langues que j'ai découvert en établissant que des rapports étroits unissent, d'une part, l'indo-chinois (y compris l'iénisséen et le kotte), l'austro-asiatique et l'austro-nésien à l'euscaro-caucasique, d'autre part le tchouktche, par delà l'ouralien, au basque". Les langues des groupes dits indo-chinois, austro-asiatique et indonésien sont étudiées dans les chapitres de *LM* consacrés aux langues de l'Asie du Sud-Est et de l'Océanie. Tous les chapitres sur les langues de l'Asie du Sud-Est avaient été rédigés par le regretté Henri Maspero, qui, déporté par les Allemands, est mort en déportation en 1945; les manuscrits ont été mis au point et complétés par M. Pierre Demiéville. Ces chapitres portent sur les langues tibéto-birmanes, les langues thaï, le chinois, les langues mon-khmer, les langues mounda. Le chapitre sur les langues de l'Océanie comprend: langues malayo-palynésiennes (Jacques Faublée), langues mélanésiennes (Maurice Leenhardt), langues australiennes (Jean Guiart), tasmanien (Wilhelm Schmidt), langues papoues (Tchestmir Loukotka).

Ces rapprochements de vocabulaire entre le bourouchaski et diverses familles de langues, dont M. Bouda a dégagé des formules de correspondances phonétiques, doivent être examinés un à un, et il faut en éliminer ceux qui ne sont pas absolument satisfaisants au point de vue phonétique ou sémantique. On est inquiet de voir l'auteur affirmer souvent sans justification que telle voyelle ou consonne d'un mot bourouchaski ou de quelque autre langue est un préfixe, un suffixe ou un élément adventice, et n'appartient pas au thème ou

à la racine. De plus, on n'a pas le droit — et il est dangereux — d'admettre, sans une étude approfondie des systèmes phonologiques et de leur évolution, l'existence d'alternances ou de variantes phonétiques; les correspondances phonétiques risquent alors de n'avoir plus aucune rigueur. Enfin, certains rapprochements qui sont fondés ou qui paraissent l'être portent sur des mots techniques, qui sont susceptibles d'avoir été empruntés et d'avoir voyagé fort loin. Les mêmes observations s'appliquent aux rapprochements par lesquels M. Bouda s'est efforcé d'établir l'étroite parenté du caucasique et du tibétain (mémoire signalé dans *LM*, p. 1281, correction de la p. 230).

M. Bouda a eu le très grand mérite de faire un effort vigoureux pour tirer le bourouchaski de son isolement et de dresser une importante liste de rapprochements entre des mots bourouchaski et des mots de diverses autres langues. Il faut les examiner impartialement, en tenant compte des travaux de MM. Morgenstierne, Vogt, Borgström et Benveniste, mentionnés dans *LM*, p. 510, sur le bourouchaski. Il faut voir en outre si la comparaison morphologique du bourouchaski avec les autres langues citées conduit à quelque résultat intéressant. Qu'il me soit permis de signaler, sans prétendre en tirer aucune conclusion, que le pronom personnel de 2<sup>e</sup> du sg. est *ång* (*u* long, suivi d'une nasale dorsale) en bourouchaski, et *åge* (*u* long) en ket, que le bourouchaski a un préfixe personnel *gu-* de 2<sup>e</sup> pers. du sg., et que le ket utilise pour la même personne un préfixe *k-* et un suffixe *-ku, -gu*.

De plus, l'existence des vastes groupes de langues sur lesquels M. Bouda opère n'est pas admise par tous les spécialistes. Il est possible, mais il n'est pas du tout prouvé, que le tibéto-birman, le taï et le chinois soient apparentés; ils ont pu se faire, à date ancienne, de nombreux emprunts (*LM*, 527). Le groupe austro-asiatique (mon-khmer, y compris le cham; annamite, ou vietnamien; mounda) et le groupe austronésien (malayo-polynésien et mélanésien) ne sont pas unanimement reconnus (*LM*, 528 et 646). M. Bouda rapproche (*Zeitschrift für Phonetik*, II, sept.-déc. 1948, p. 340-345) des mots caucasiques ou basques de mots "sud-asiatiques". Personnellement, aucun de ces rapprochements, au nombre de 41, ne me paraît fondé, pour des motifs soit d'ordre phonétique soit d'ordre sémantique, et aussi parce que l'auteur analyse les mots d'une façon qu'il ne justifie pas. M. Bouda repousse souvent les restitutions de formes austronésiennes communes proposées par Dempwolff (dans l'ouvrage mentionné *LM*, p. 672, sous le n° 4) lorsqu'elles infirment ses propres rapprochements. Il professe d'autre part une grande admiration pour l'ouvrage posthume de Kurt Wulff, *Ueber dar verhältniss des malayo-polyne-sischen zum indochinesischen* (Copenhague, 1942), où ce savant s'est

efforcé d'établir la parenté des langues malayo-polynésiennes avec les langues taï et le chinois. Or M. Demiéville en a donné un compte rendu dans *BSL*, t. XLIII (1946), fasc. 2, p. 144-148, où, tout en rendant hommage au mérite de Wulff, il présente nombre de critiques et n'apporte pas son adhésion à la thèse de l'auteur. M. Demiéville reconnaît que l'analogie des procédés de "dérivation" dans les langues malayo-polynésiennes et dans les langues "indo-chinoises" est frappante. Mais il ajoute: "Elle relève de ces affinités typologiques auxquelles la linguistique de l'Asie orientale et méridionale se heurte constamment et qui posent tant de problèmes. Conclure comme Wulff que ces analogies impliquent une origine commune, c'est aller bien vite en besogne."

M. Bouda attribue une très grande importance à la concordance suivante entre des langues caucasiques du Nord-Est et des langues indonésiennes, parce qu'elle porte sur un nom de métal: avar *mesed*, lak *musl* "or": javanais *mas*, malais *emas*, dayak *amas*, batak *omas* "or" (art. cit., p. 342). Il ajoute: "Dempwolff pose un \**əmat*' mais la forme javanaise prouve que la forme primitive était \**mas*." Il faudrait être spécialiste de l'indonésien pour savoir si M. Bouda a raison de contester la restitution faite par Dempwolff, qui, si elle est juste, rend le rapprochement fort douteux.

Il est souhaitable que des spécialistes du malayo-polynésien examinent impartialement les restitutions de formes primitives sur lesquelles M. Bouda fonde ses rapprochements et confrontent leurs jugements à ceux de quelques spécialistes des langues caucasiques et du basque. Je crois, pour ma part, qu'il n'y a pas lieu de faire entrer les langues malayo-polynésiennes dans le champ de comparaison relatif au groupe euscaro-caucasique. A mon sens, il est probable que des relations, dont il faudra déterminer la nature et le degré, unissent le groupe euscaro-caucasique à des langues anciennes, mortes depuis longtemps, de l'Asie antérieure, et à diverses langues indigènes, encore vivantes, de la Sibérie. Mais la possibilité d'une "étroite parenté" entre le caucasique et le tibétain n'est nullement prouvée et demeure fort hypothétique. Et il ne me semble pas que l'euscaro-caucasique présente des connexions avec des langues du Sud-Est asiatique ou de l'Océanie.

Quant au bourouchaski, on ne peut nullement tenir pour établi que, comme l'affirme M. Bouda, il constitue la "clef de voûte" d'une immense famille de langues qui s'étendrait du golfe de Biscaye au détroit de Behring et à l'île de Pâques (article de la *Germanisch-romanische Monatsschrift*, 1951, p. 135 et 138). "Les préhistoriques", dit M. Bouda (p. 137), affirment que, "à l'aurigacien, une culture une s'étendait de l'Océan atlantique au lac Baïkal". D'abord, est-il juste

de dire "les préhistoriens"? Sont-ils tous d'accord sur ce point? De plus, même si cette affirmation est fondée, il n'est pas prudent de faire état d'une unité de culture existant au début du paléolithique supérieur dans des comparaisons de vocabulaires portant sur des langues connues seulement à des dates récentes ou peu anciennes, et dont on connaît imparfaitement, ou même pas du tout, le passé.

### CONCLUSION

S'il est utile, et même nécessaire, de voir large, il faut voir juste. En imaginant de nouvelles directions de recherches, il faut prendre toutes les précautions possibles pour ne pas s'égarer et égarer les autres sur de fausses pistes. Les tâches sont si multiples et si variées, et le nombre des chercheurs si restreint, qu'il faut absolument éviter de perdre son temps à des recherches stériles ou prématurées.

Le basque est très riche en enseignements, d'une part pour la linguistique générale, d'autre part pour la linguistique historique et pour l'ethnologie préhistorique, à laquelle la linguistique historique apporte souvent de si utiles contributions. Mais il ne faut pas gaspiller cette richesse, en voulant l'exploiter trop hâtivement. On doit, selon le précepte cartésien, éviter la précipitation et la prévention. Que de tâches urgentes attendent les basquistes: monographies descriptives de parlars actuels, établissement d'un atlas linguistique du Pays basque, constitution d'une grammaire comparée des dialectes basques! Il est aussi à souhaiter que quelques jeunes linguistes connaissant bien le basque se tournent vers les langues caucasiennes, et que les spécialistes des langues caucasiennes, tout en poursuivant le travail de description et de comparaison sur leur domaine propre, s'initient à la langue basque.

Un bascologue complet devrait avoir des connaissances prodigieusement variées sur un grand nombre de langues et de familles de langues. Aussi un grand nombre de spécialistes a-t-il son mot à dire sur beaucoup de questions concernant la langue basque, son histoire et ses origines. Comme un même esprit ne peut embrasser toutes ces connaissances, des liaisons doivent s'instituer, si elles n'existent déjà, entre ces spécialistes. La publication de la nouvelle édition des *Langues du Monde* est une occasion de le rappeler. D'autre part, elle permettra aux linguistes de se documenter sur des domaines qui leur sont inconnus ou peu familiers. Si le présent compte rendu est beaucoup plus long que le chapitre consacré à la langue basque dans cet ouvrage, c'est que son auteur a pensé qu'il convenait de faire le point, et de compléter les indications qu'il avait données dans sa conférence de 1951 sur les tâches à poursuivre ou à entreprendre,

ainsi que sur leur ordre d'urgence, les précautions à prendre, les erreurs à éviter. Il serait heureux si ce compte rendu inspirait à de nombreux lecteurs du *Boletín* le désir de lire tout ou partie du monumental ouvrage qui vient de paraître, et surtout s'il suscitait chez quelques-uns, Basques ou non, en Europe ou en Amérique, la volonté de joindre leurs efforts aux efforts de ceux qui cherchent à mieux connaître la langue basque, sa vie actuelle et son passé, à déterminer les relations de diverses sortes qu'elle a eues ou qu'elle a avec d'autres langues et à définir la place qu'elle occupe parmi les langues du monde.

On doit regretter que le basque n'ait pas été compris dans *LM* parmi les "langues de civilisation" (carte XXI), alors que l'albanais, par exemple, y figure. M. Jean Perrot écrit, p. XXIX: "Le nombre des langues de culture est très restreint: il y a environ 25 langues importantes à la fois par leur extension et par leurs productions, et 45 ou 50 qui ont une littérature importante ou non." La langue de Bernard Dechepare, d'Axular, d'Elissamburu, de Vilinch, d'Etchahoun mérite d'être comptée parmi ces "40 ou 50". Car le basque a une littérature plus belle et plus originale qu'on ne le dit souvent. De plus, si sa place parmi les langues du monde est modeste par le nombre des sujets qui le parlent, elle est très importante par l'originalité de sa structure, les enseignements que l'on peut en tirer, et les problèmes qu'il pose ou qu'il peut aider à résoudre.

René LAFON

